

29 avril : Commémoration du génocide contre les Hutu du Burundi en 1972

@rib News, 29/04/2010 Nâ€™oublions jamais le Gâ€™nocide de 1972 au Burundi ! Ce 29 avril 2010 est une occasion renouvelâ€™e de rappeler que le gâ€™nocide de 1972 a anâ€™anti plusieurs milliers de Burundais dont lâ€™identitâ€™ commune â€™tait dâ€™ap lâ€™ethnie Hutu. Les familles des victimes aux premiâ€™res heures des arrestations et la nouvelle gâ€™nâ€™ration de leurs descendants, doivent tâ€™moigner pour attester des actes ignobles et sanguinaires subis par les disparus et les survivants. Cette dâ€™marche permet de les sortir de lâ€™oubli dâ€™crâ€™tâ€™ par les acteurs politiques Tutsi de 1972. Quelques-uns de ces derniers sont encore vivants et influents sur la scâ€™ne politique burundaise. Rappeler lâ€™existence subitement interrompue des nombreux disparus de 1972 est une faâ€™son des les faire vivre â€™ nouveau. Ce 29 avril 2010 est le moment, aussi, de dâ€™noncer ces crimes commis, certains imprescriptibles, restâ€™s impunis jusquâ€™â€™ aujourdâ€™hui. Ce 29 avril 2010 permet de formuler encore une fois le besoin de justice au Burundi. Ici, le tâ€™moignage dâ€™Elie Niyoyitungira, ancien journaliste â€™ la Radio Tâ€™vision Nationale du Burundi (de 1981 â€™ 1993) 1972, a â€™tâ€™ une annâ€™e dâ€™horreur pour lui. Il se souvient. Voici des propos recueillis par Perpâ€™tue Nshimirimana :

â€™« La question ethnique est venue interfâ€™rer dans ma vie en 1972. Câ€™est lâ€™ oâ€™1 jâ€™ai commencâ€™ â€™ comprendre quâ€™ il y avait des Hutu et des Tutsi au Burundi. Quand, jâ€™ai vu des gens partir, jâ€™ai posâ€™ la question â€™ un enseignant qui â€™tâ€™ appelâ€™ Hicuburundi. Sinon, avant, rien. Je nâ€™avais rien entendu sur les troubles de 1965 ni sur ceux de 1969. â€™ En fait, en 1972, â€™ le Concours National de fin dâ€™â€™cole primaire nâ€™a pas eu lieu. Les â€™coles secondaires du diocâ€™se de Muyinga ont de sorte que chaque â€™cole primaire choisisse trois noms dâ€™â€™ves susceptibles dâ€™aller dans leurs classes de septiâ€™me. Ainsi, monsieur Hicuburundi, â€™ a donnâ€™ mon nom, en plus de deux noms dâ€™â€™ves Tutsi. Câ€™est comme cela que je suis en classe de septiâ€™me. Savait-il que jâ€™â€™tais Hutu ou croyait-il que jâ€™â€™tais Tutsi ? Je ne sais pas ce qui sâ€™est passâ€™ jusquâ€™il ignorait qui jâ€™â€™tais. Jâ€™â€™tais trâ€™s douâ€™. Les deux autres lâ€™â€™taient aussi. Nous nâ€™avons pas passâ€™ la cause des â€™ Evâ€™nements â€™ [1] 1972 a â€™tâ€™ une annâ€™e dâ€™horreur pour moi. Jâ€™ai perdu beaucoup de personnes de ma famille et dâ€™autres connaissances pendant les â€™ Evâ€™nements â€™ de cette annâ€™e â€™ comme mon oncle Bernard et mes cousins Alexandre et â€™ Cassien Bitama. Il faut dâ€™combrer aussi parmi les disparus, dâ€™o ainsi que plusieurs de mes enseignants trâ€™s proches. Parmi tous, câ€™est la mort de Vincent qui mâ€™a le plus bouleversâ€™. Il mâ€™a enseignâ€™ en classe de deuxiâ€™me annâ€™e et en classe de quatriâ€™me annâ€™e de lâ€™â€™cole primaire. Il me considâ€™rait comme son fils parce quâ€™ il me trouvait â€™ intelligent. Il aimait mes parents. Je le considâ€™rais comme mon pâ€™re. Je connaissais tous les membres de sa famille, de sa femme Pascasie â€™ tous ses enfants. En plus de Vincent, dâ€™autres enseignants ont disparu comme Charles Muserebanyi, Joseph Hicuburundi, Cassien Bitama, mon cousin, Charles Mukubitenimbwa, â€™ Bernard et dâ€™autres dont jâ€™ignore les noms. â€™ Beaucoup de gens â€™ ont â€™tâ€™ arrâ€™tâ€™s sur les collines et dans les â€™coles. On ne savait pas ce quâ€™ ils passait. On ne savait pas oâ€™1 ils partaient. Un fait mâ€™a beaucoup marquâ€™. Un jour, jâ€™ai vu des camions remplis des gens ramassâ€™s â€™ lâ€™â€™cole comme du bâ€™tail. On les faisait grimper pour rentrer dedans. Les â€™â€™ves les voyaient depuis la lâ€™â€™cole. Jâ€™ai, alors, demandâ€™ â€™ M. Hicuburundi, (lâ€™enseignant qui avait donnâ€™ mon nom pour que je puisse aller en classe de septiâ€™me) oâ€™1 allaient tous ces gens? La râ€™ponse de lâ€™enseignant â€™ son â€™â€™ve a â€™tâ€™ â€™ : â€™« Si tu veux les suivre, va les suivre. â€™ » Puis, moi, jâ€™ai eu peur. Jâ€™ai dâ€™cidâ€™ de ne plus poser de questions. Câ€™â€™tait trâ€™s dâ€™licat. Jâ€™ai compris comment cet homme qui mâ€™a donnâ€™ une râ€™ponse aussi menaçante â€™tait le mâ€™me qui mâ€™avait choisi parmi quelques candidats aptes â€™ entrer en classe de septiâ€™me â€™ » Sur lâ€™ambiance qui râ€™gnait â€™ lâ€™â€™cole aprâ€™s toutes ces disparitions, Elie Niyoyitungira poursuit â€™ : â€™« Je crois quâ€™ il y avait une grande peur â€™ lâ€™â€™cole. Je ne sais pas. Je ne peux pas dire exactement si tous les enfants posaient des questions sur ce qui se passait. Mais, les enfants voyaient que leurs proches partaient. Moi, la seule question â€™ posâ€™e, je lâ€™ai adressâ€™e â€™ cet enseignant lâ€™. Jâ€™ai reâ€™su une râ€™ponse bizarre de la part dâ€™un â€™ducateur. Mes deux cousins morts, Alexandre et Cassien, â€™taient des jeunes. Ils nâ€™â€™taient encore mariâ€™s. Câ€™â€™taient les neveux de ma mâ€™re. Ma mâ€™re ne nous parlait pas beaucoup de cette question dâ€™actuâ€™. On a vu les gens partir et disparaâ€™tre â€™ jamais. On avait peur de le dire. Je crois que ma mâ€™re avait aussi peur dâ€™en parler. Je dois prâ€™ciser que mon pâ€™re, â€™ Henri Casame [2] (pendant le dâ€™roulement du gâ€™nocide â€™ de 1972) venait de sortir de prison. Moi, je lâ€™ai vu pour la premiâ€™re fois â€™ lâ€™â€™ge de neuf ans. Jâ€™â€™tais craintif en prâ€™sence de mon pâ€™re. Jâ€™mâ€™impressionnait. Je passais toujours devant une â€™glise avant dâ€™arriver â€™ lâ€™â€™cole. Pour rentrer â€™ la maison, jâ€™allais par le mâ€™me chemin. â€™ Chaque jour en cette pâ€™riode lâ€™, je mâ€™arrâ€™tais dans cette â€™glise pour faire une petite priâ€™re pour mon pâ€™re. Une priâ€™re pour quâ€™ il ne disparaisse pas comme les autres. Je disais â€™ simplement : â€™« Dieu, faites quâ€™ on ne perd pas mon pâ€™re â€™ ». Dieu mâ€™a entendu. Il est restâ€™. Bizarrement, il est restâ€™. Par contre, moi, je demeurais inquiet pour lui. â€™ A la maison franchement, personne ne parlait des difficultâ€™s autour de nous. â€™ De peur peut-â€™tre de nous faire peur. Parler des disparitions de 1972, â€™tait un sujet tabou. â€™ A part mon cousin Honorâ€™ qui a perdu son frâ€™re Cassien, personne nâ€™me parlait jamais. Pendant des annâ€™es, il nous a souvent parlâ€™ de son frâ€™re. Je dois prâ€™ciser aussi â€™ que Cassien mâ€™avait dit avant sa disparition â€™ ceci : â€™« Si jamais tu râ€™ussis lâ€™examen pour aller en classe de septiâ€™me (il ne savait pas ce qui allait se passer), je vais tout tâ€™acheter. Je vais tâ€™acheter les chaussures, des habits. â€™ Je me chargerais de tout â€™ » Et puis, il est arrivâ€™tâ€™ comme beaucoup dâ€™autres. Le â€™ Concours â€™ National nâ€™a pas â€™tâ€™ organisâ€™ cette annâ€™e-lâ€™. Cassien â€™ mâ€™â€™tait trâ€™s cher. Officiellement, rien nâ€™a â€™tâ€™ dit sur ces disparitions. Câ€™est un deuil qui nâ€™a pas â€™tâ€™ fait. Câ€™est un deuil pour les Burundais et pour le Burundi. Comment est-il possible que des centaines de milliers de personnes puissent disparaâ€™tre et que le mutisme reste complet â€™ leur sujet ? Pourquoi personne ne sait oâ€™1 sont passâ€™es toutes les personnes arrâ€™tâ€™es? Queâ€™ sont-elles devenues ? Mâ€™me aujourdâ€™hui, des annâ€™es et des annâ€™es aprâ€™s, les questions restent toujours sans râ€™ponse. Le Burundi ne peut pas â€™voluer normalement en niant son passâ€™. Cette couverture sur les pages sombres de son histoire doit â€™tre retirâ€™e. Je crois que cette situation ne peut pas continuer ainsi. Il faut que le deuil se fasse. Il faut que les gens parlent. La râ€™alitâ€™ aussi terrible quâ€™elle a â€™tâ€™, doit â€™tre dite aujourdâ€™hui comme elle dâ€™roulâ€™e et comme elle est toujours â€™ » A lâ€™â€™vocation de lâ€™infortune de son frâ€™re, Elie Niyoyitungira ne parvient pas à contenir son â€™motion â€™ : â€™« Mon frâ€™re Stanislas Banyankindagiye est mort en 1973, une annâ€™e aprâ€™s lâ€™ gâ€™nocide de 1972. Il â€™tait directeur de cabinet au ministâ€™re des finances. Câ€™â€™tait quelquâ€™un de trâ€™s brillant. De la premiâ€™re annâ€™e

lâ€™cole primaire jusquâ€™ la fin de lâ€™cole secondaire, il était toujours le premier de sa classe. C'est peut-être laquelle il est devenu directeur de cabinet. Il était très jeune. En 1973, il avait 25 ans. C'était quelqu'un de très gentil aimait accueillir beaucoup de personnes chez lui, des Tutsi et des Hutu confondus. D'après ce qui nous a été rapporté, il a été nager au lac Tanganyika avec des amis. On l'a étranglé et on l'a noyé dans le lac. Son corps a été retrouvé sur le lac, trois jours après. Les tueurs, au lieu d'avertir et de dire que quelqu'un est mort dans le lac, se sont rendus chez lui. Ils ont dévalisé sa maison. Tout, ils ont pillé tout. Il ne nous est resté de lui qu'un petit poste de radio. Ce poste de radio a été d'une importance capitale dans ma vie. C'est en écoutant les journalistes parler, grâce à ce poste de radio, que j'ai eu envie de devenir journaliste moi-même. Les tueurs de mon frère, eux, courent toujours. Les tueurs se taisent toujours. Cela s'est passé à Bujumbura, à 200 kilomètres, de chez nous à Karuzi. Personne ne nous a dit un mot sur ce drame. A vrai dire, personne dans la famille ne sait exactement les détails de cette sombre histoire. A part que mon grand frère Stanislas a été étranglé et noyé dans le lac Tanganyika. Le corps a été retrouvé mais la famille ne l'avons pas vu pour l'identifier. Nous, nous étions à l'intérieur du pays. Selon les informations données à Bujumbura, il a vu le corps de Stanislas dans un état très avancé de décomposition. Quant à l'enterrement, des marches officielles en cette circonstance, rien ne nous a été communiqué. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé à Bujumbura. Je crois que c'est le cousin qui l'a enterré. C'est lui qui nous a dit que sa maison avait été brûlée la triste nouvelle arrive, ma mère a dit à mon père de me l'annoncer. Elle lui a recommandé de s'empêcher de pleurer. Il ne fallait pas pleurer avait-elle ajouté, de peur d'attirer les regards des gens. Elle ne voulait pas que les gens se doutent que quelque chose n'allait pas bien à la maison. Je ne suis pas certain que mes parents ont pleuré, même cachette. Je ne les ai pas vus le faire. Je ne suis pas sûr que mon frère et mes sœurs ont pleuré, non plus. Tout le monde a fait semblant comme si rien de très grave ne s'était passé. Nous avons appris les faits alors que nous étions à 200 kilomètres de Bujumbura et puis voilà. Les tueurs courent toujours. Personne n'a suivi ce dossier, personne. Mais, ce que je me pose comme question aujourd'hui : « Comment ce petit poste de radio nous est-il parvenu à l'intérieur du pays? Parce que ce poste de radio, nous l'avons en main comme le dernier témoin de Stanislas. Est-ce mon cousin qui l'a amené? Ou une autre personne? Je n'en sais rien. » Propos recueillis par Perpétue Nshimirimana[1] « Les événements de 1972 », désignés ainsi par analogie aux « événements » d'Algérie en 1945. En réalité, il a été déposé au Burundi en mai et juin 1972, puis tout au long de l'année 1973 est un génocide. Le Rapport Whitaker des Nations Unies en fait une description. (Rapport Whitaker. Commission du Conseil économique et social des Nations-Unies sur les droits de l'homme. 2 juillet 1985) Pour les mêmes faits, la tradition a retenu, -Ya mvura (yahitana abahutu mu 72)-Igihe abahutu bahona (mu 72) [2] Incarcéré pour des motifs inconnus en 1959, à 7 jours après la naissance d'Elie, Henri Casame, le père de ce dernier, a été libéré 9 ans plus tard pour des raisons tout aussi inconnues. Il disparaît dans les années 2000 pendant que son fils est établi en Suisse. La nouvelle de son décès ne lui parviendra que plusieurs mois plus tard !